

Vilém Flusser

6.4. La conversation¹

La civilisation, cette manifestation de la société, peut être aussi décrite d'un point de vue introspectif. Sous ce prisme, elle se présente comme un « Moi » conscient. Pourquoi traitons-nous ce Moi de conscient ? Parce qu'il est l'articulation du fondement de cette réalité qu'est la société. Parlant de façon introspective, cette réalité est identique aux couches « inconscientes » du Moi. Le Moi conscient est la société articulée. Le Moi conscient est un être linguistique, il est à l'intérieur de cette trame appelée « conversation », il est une organisation de mots. La civilisation, vu de façon introspective, est une organisation de mots.

6.4.1. Notre projet existentiel est de participer à cette conversation dans laquelle nous sommes jetés. Nous réalisons notre projet en conversant. Et la conversation n'est autre que la société articulée. Les mots et les structures, grâce auxquelles les mots sont organisés en phrases, sont autant de manifestations du fondement inarticulé, expulsées de ce fondement par l'action dialectique de l'envie et de l'avarice. Observons maintenant un peu comment fonctionne ce processus.

6.4.2. La conversation est un tissu qui est fait de fils formés de phrases, et de croisements de fils, appelés « intellects ». Le mot est un pont qui relie les intellects et qui, par sa signification, en dernière analyse, pointe vers le fondement inarticulé. Tout mot est un produit, c'est l'œuvre de l'effort créateur de ce fondement, c'est l'œuvre d'art diabolique, mise en forme et modelée par l'envie et l'avarice. Tout mot est l'œuvre de l'effort conjugué entrepris par d'innombrables générations d'intellects qui nous ont précédés. Dans le cours de l'histoire de la pensée, tout mot a été modulé et malaxé sans cesse par d'innombrables intellects qui l'ont utilisé pour se réaliser. Tout mot est le témoignage vivant de l'histoire entière de la pensée. Tout mot enferme en soi le secret de la dialectique historique de la pensée. En ce sens, tout mot est plein de pensée. Et en cela, tout mot, même le plus humble, est un cri de triomphe de tout le courant de la vie depuis le protoplasme, un cri de vie transformé en pensée. Par sa signification, qui est la réalité fondamentale du processus dialectique, tout mot est le nom du diable, et il ne devrait pas, à la limite, être proféré en vain et sans une sensation de sacré. Il est la tentative la plus glorieuse de créer la réalité, brisant les menottes du corps en surmontant la luxure, et se libérant de l'illusion du corps, en surmontant la colère ; le mot

¹ L'extrait est tiré du chapitre 6 consacré à l'envie et à l'avarice. Il s'attache à étudier la « conversation », entre mythe et rite, et on peut y voir une sorte d'archéologie des médias propre à Vilém Flusser.

est une création et une transformation continue qui surmonte aussi la gourmandise. Le mot est comme une expédition militaire entreprise par l'humanité tout entière, par tous les intellects du passé et du présent, qui cherche à renverser et à anéantir la divinité. Le langage, cette totalité des mots, est une armée en marche contre les régions de la foi, qui sont totalement étrangères, et cette armée occupe peu à peu ces régions pour les incorporer dans le camp de la langue. Le langage est l'ennemi viscéral de la foi, et tout ce qu'il touche devient immunisé contre l'intervention du divin. Tout mot est une épée brûlante du diable, et la langue comme un tout est une unique protestation contre les limitations de l'intellect, un cri d'articulation contre l'indicible, un hurlement de guerre contre la divinité, une expression de l'envie de l'intelligence humaine dirigée contre Dieu.

6.4.3. L'armée des mots forme et serre ses rangs selon des règles précises. Les rangs sont appelés « phrases », et les règles « grammaire », et c'est grâce à cette organisation que l'armée des mots avance. Le rite par lequel les mots s'organisent en phrases est responsable de la consistance de la réalité de l'intellect. C'est cet aspect formel que les psychologues appellent « unité et flux de conscience », c'est en dernière analyse la structure du Moi conscient. Grâce au Moi conscient, nous sommes des intellects. Le rite – la grammaire – est une manifestation de l'avarice dans son action contre l'envie, laquelle se manifeste en mots. Nous sommes des individus, nous sommes des intellects individuels, parce que nous sommes faits de mots (expressions de l'envie diabolique contre Dieu) consolidés par la grammaire (expression de l'avarice diabolique qui tente de préserver la réalité que le diable a créée). L'esprit humain, cette suprême illusion de la réalité, est l'œuvre la plus parfaite du diable, et c'est dans ce sens que notre insistance avaricieuse à vouloir maintenir notre individualité est le triomphe suprême du diable. Notre intérêt en faveur du langage (qui est un intérêt en faveur de notre intellect) est le point culminant de la carrière glorieuse du diable. Le dépassement du langage, qui serait un abandon de notre intellect, implique la perte de notre individualité et, d'un point de vue opposé au diable, le salut de notre âme.

6.4.4. Notre intellect individuel, formé par l'envie (les mots), et maintenu par l'avarice (les règles grammaticales), est en conversation, c'est-à-dire qu'il est intimement lié à d'autres intellects. Ces liens fonctionnent dans deux sens : ils pointent vers le dehors de l'intellect, et vers le dedans. Le climat existentiel dans lequel fonctionnent ces connexions a déjà été discuté quand nous avons analysé l'activité de la lecture et de l'écriture, même si nous l'avons fait dans la perspective de la luxure. Dans le niveau présent de l'argument, nous pouvons reformuler quelque peu le problème. Les connexions qui conduisent mon intellect vers d'autres intellects (ce qui correspond à l'activité

d'« écrire ») sont une expression de mon envie. Grâce à ces liens je prétends reformuler et restructurer la réalité, et étendre sa portée. C'est la phase proprement créatrice de la conversation à laquelle je participe. Les connexions des autres intellects vers le mien (qui correspondent à l'activité de « lire ») sont l'expression de mon avarice. Avec elles, je prétends augmenter et consolider la substance de mon intellect. Ces deux connexions représentent mon effort en faveur de mon immortalité comme intellect. Le but de la conversation est mon immortalité. C'est par les manifestations de l'envie et de l'avarice dans la conversation que je prétends surmonter la mort. Au fond, c'est donc la mort le sujet exclusif de la conversation en cours. Les conversations « particulières » ne sont que des variations sur ce thème. Si le thème de la mort et la tentative de la surmonter sont effectivement inclus dans chaque phrase que j'entends ou que je prononce, si je reçois les phrases avec l'intention de m'immortaliser, ou si je m'exprime en phrases pour m'immortaliser, je suis engagé dans une conversation authentique, je réalise le projet existentiel à l'intérieur duquel j'ai été projeté. Mais si les phrases que je reçois et que j'articule sont faites pour éviter ou rendre anodin le thème de la mort, si elles représentent des fuites de ce thème unique et exclusif, je trahis et je rabaisse mon projet existentiel, je suis dans le verbiage. Mon effort pour me réaliser est synonyme de mon effort pour m'immortaliser. Cet effort est le symptôme de mon authenticité. Je suis un intellect authentique, je suis moi-même seulement si je suis toujours conscient de la mort, et si je m'efforce de la surmonter par la conversation dans laquelle je m'articule. Si je ne fais pas cela, je ne suis pas un intellect authentique, je ne suis pas moi-même, mais un simple « on », et je tombe dans la parlotte. Cet aspect profond de la conversation n'a pas toujours été reconnu par la philosophie existentielle qui cherche à analyser l'authenticité. La conversation authentique et le bavardage sont les deux climats dans lesquels l'intellect fonctionne.

6.4.5. La conversation authentique, dans laquelle se projette mon existence, est une structure aux couches multiples. Ces couches sont les produits de mythes différents et sont ritualisées de manière différente. La multiplicité des couches de conversation permet une variété et un choix entre les projets. Prenons un seul exemple de ces couches, la conversation scientifique, qui présente actuellement une forme de réalisation puissante. Cette couche de conversation est le produit de l'envie qui a pris la forme du mythe du sujet. Ici, le sujet distant et transcendant a le monde comme objet. Le rite de la conversation est le produit de l'avarice qui a pris la forme du discours rigoureux idéalisé par les mathématiques formelles. La conversation scientifique consiste en mots qui articulent un sujet en direction d'un objet, et qui fait cela dans un discours qui a pour idéal les mathématiques pures. La conversation scientifique est objective, puisqu'elle attribue au sujet un objet, et elle est progressive parce qu'elle suit le rite du discours rigoureux. Dans le chapitre sur la colère, nous

avons déjà discuté du fonctionnement structural de cette conversation. Les intellects qui s'engagent dans ce type de conversation cherchent à s'immortaliser de deux manières. Ils absorbent des phrases scientifiques et les incorporent dans leur substance, consolidant et augmentant ainsi l'étendue de leur individualité, qui est dans ce cas spécifique leur « savoir ». Ils articulent des phrases scientifiques, pour les lancer dans la conversation, et ils propagent ainsi une conversation enrichie par leur propre individualité vers un but idéal qui est, dans notre cas spécifique, la « connaissance objective ». L'immortalité de l'intellect engagé dans la conversation scientifique est la connaissance « absolue ». L'intellect scientifique est authentique, parce qu'il cherche à surmonter la mort par la connaissance. Il est clair qu'il s'agit d'un but absurde. Tous les buts diaboliques sont absurdes. Mais ce but est poursuivi avec une méthode rigoureusement consistante et rationnelle. À ce moment donné, les méthodes diaboliques sont rigoureuses. La conversation scientifique est un stade de développement du diable qui correspond à notre époque.

La couche scientifique de la conversation est juste un exemple. Il y a d'innombrables couches et elles fonctionnent de la même manière. Ces couches ont tendance à se subdiviser, et plus elles avancent, plus elles se subdivisent. Cette tendance vers la spécialisation est d'ailleurs une démonstration expérimentale de l'absurdité de la recherche d'immortalité. Mais cette tendance à la spécialisation est également un symptôme de la liberté croissante de l'intellect. Ce dernier a un choix varié de plans de réalisation de ses projets. C'est cette pluralité de plans conçue comme liberté que nous avons mentionnée quand nous avons discuté de l'aspect externe des sociétés. Mais cette liberté de choix est limitée par la considération suivante. L'intellect se trouve jeté dans les différentes couches qui ont pour bases les mythes préformulés. Ces mythes, pour multiples qu'ils soient, lui sont imposés. La réalisation de l'intellect n'est rien d'autre que la reformulation ou la transformation des mythes. Une conversation n'est rien d'autre qu'une profanation progressive du contenu sacré d'un mythe. L'immortalité, que l'esprit cherche à atteindre par la conversation, n'est rien d'autre qu'une progression qui a pour but la mort du mythe. La mort du mythe est l'immortalité de l'intellect. La mort du mythe, c'est le rite. L'immortalité de l'intellect est le rite. L'intellect s'immortalise en transformant le mythe en rite, en transformant donc l'envie en avarice. L'envie est l'impulsion de cette tendance vers l'immortalité, la pure avarice c'est l'immortalité intellectuelle enfin atteinte. Mais il y a des couches de conversation dans lesquelles l'intellect avance jusqu'à la source même du mythe. Il avance jusqu'au bord même du tissu de la conversation, et il devient l'ouverture par laquelle de nouveaux mythes avancent et se projettent dans la conversation. Dans

cette situation extrême, l'intellect dépasse l'envie et l'avarice. Par son engagement dans la conversation, il n'est plus un nœud, mais se transforme en source et origine. Cet intellect quitte la société. C'est une situation d'orgueil. Situation dont nous traiterons au prochain chapitre.

6.4.6. Le bavardage, par lequel mon existence se rabaisse, consiste en détritibus de conversation authentique, et forme une espèce de dépôt d'ordures. Tout est faux dans le climat qu'impose le bavardage. Les mots, qui sont des concepts dans la conversation authentique, se transforment en préjugés dans le bavardage. La structure des phrases, qui dans la conversation authentique est rite, se transforme, dans le bavardage, en pose. L'intellect, qui dans la conversation authentique est récepteur et producteur de phrases, se transforme, dans le bavardage, en simple tube par lequel passent les phrases. La conversation authentique est articulation de la société. Le bavardage est une pseudo-articulation de la société, laquelle est déstructurée et retombée en simple masse. Il consiste en mots usés par la conversation, collés les uns aux autres pour former des clichés à la mode, qui errent dans le milieu amorphe que constitue la masse des « on ». Le bavardage peut être défini comme une conversation sans but. Dans le bavardage, la tension dialectique entre envie et avarice cesse de fonctionner. La suppression de l'envie et de l'avarice est le signal de l'inauthenticité. L'esprit qui avoue être exempt de toute envie et avarice confesse sa décadence dans l'inauthenticité. Le bavardage est donc le but du diable. C'est pour atteindre le bavardage que le diable a créé la conversation, et la conversation peut être définie, du point de vue diabolique, comme un bavardage *in statu nascendi*. Quand les mots, qui sont les articulations de mythes, seront entièrement usés, et que leur contenu sacré sera épuisé, alors ils deviendront du verbiage. Quand les structures, qui sont les manifestations des rites, seront entièrement réalisées, c'est-à-dire immobilisées dans une rigidité totale, elles deviendront du bavardage. Et quand les intellects, qui sont le croisement des mots et des phrases, seront entièrement réalisés, c'est-à-dire « immortalisés », ils deviendront eux-mêmes du verbiage. Le verbiage est une conversation sans sujet. L'intellect immortalisé est celui qui n'a pas de sujet : le bavardage est le paradis intellectuel vers lequel tend toute conversation authentique. La conscience de ce fait commence à être perçue dans la conversation des mathématiques pures, et dans la conversation philosophique appelée « néopositivisme ».

Nous tous participons, avec une grande partie de notre intellect, au bavardage et à certains moments avec notre intellect entier. Nous connaissons donc intimement l'expérience du paradis de l'intellect. Dans ce paradis, nous nous sommes sentis libérés du fléau de faire un quelconque effort. Nous devenons entièrement passifs, nous parvenons à la paix de l'esprit. Dans le bain tiède des vagues de phrases sans signification, dans le murmure ronronnant et vide des clichés, nos intellects se reposent. La tension interne qui maintient la structure de notre moi se détend. Nous perdons

notre individualité, on devient des « on ». L'étreinte amoureuse de la boue abrite alors les détritux de ce que nous étions autrefois. Qui ne connaît pas cette nostalgie de la boue, cette *saudade* propice à un retour dans le sein amorphe de la société ?

Dans ce climat, le problème de la mort est surmonté. Les « on » ne meurent pas. Les « on » ne pensent pas, et la mort est une pensée. Les « on », rien ne les préoccupe. Ils font comme si leurs mouvements quasi automatiques du quotidien étaient l'éternité. Et ce quotidien est toute leur réalité, parce que le quotidien est en propre la masse amorphe de la réalité. C'est le paradis que le diable crée avec le bavardage. C'est un paradis de l'ennui infini. C'est le paradis de l'éternel retour du toujours identique, de la répétition, du idem per idem. Les Églises traditionnelles, dans lesquelles le diable agit efficacement, promettent à leurs fidèles un bavardage pour surmonter la mort. Le ciel des chrétiens et des juifs est pur baliverne. La pose des anges qui jouent de la harpe (probablement une variation répétitive d'un thème pauvre et usé), la déambulation sisyphéenne et sans but des âmes, la félicité insipide de ces âmes sans attache, sans effort et sans sujet, voilà le ciel que les religions traditionnelles nous promettent dans leur propagande. C'est, en effet, l'enfer qu'elles promettent, et l'attrait que cet enfer exerce sur nos esprits est la preuve de la force du diable sur nous, et des triomphes que le bavardage a obtenus dans l'environnement qui est le nôtre.

Mais, quand nous plongeons dans le bavardage, nous savons intimement que nous sommes en enfer. Nous savons, intimement, que nous sommes en train de trahir quelque chose. Que nous sommes, pour reprendre le terme de Sartre, des « salauds ». Ou, pour utiliser une expression plus religieuse, que nous avons « mauvaise conscience » dans le bavardage. Cette mauvaise conscience représente un résidu encore non détruit de notre authenticité. Le bavardage offense, éthiquement et esthétiquement, ce résidu. Il est la cause de notre nausée. Comme si la mauvaise conscience dans le bavardage était un rappel de la gourmandise qui s'était métamorphosée en envie et en avarice. Comme si quelque chose nous rappelait que la réalité de la société (qui n'est au fond qu'un bavardage) n'est rien d'autre qu'une fuite devant la gourmandise. La société entière, et toutes ses manifestations, c'est-à-dire la conversation qui tend à devenir bavardage, tout cela est révélé, par ce reste d'authenticité, comme fuite. Nous pouvons dire qu'il s'agit d'une fuite devant la mort. Mais, fondamentalement, cela équivaut à dire que c'est une fuite devant le transcendant. La mauvaise conscience que nous avons ressentie dans le bavardage, et le dégoût qu'il nous a causé, représente l'aspect interne de ce que j'ai tenté de formuler dans le paragraphe 6.3.4., quand je traitais de l'aspect externe de la société.

La philosophie existentielle cherche à saisir rationnellement cette résistance que quelque chose en nous oppose à notre décadence, mais le résultat de cet effort est maigre. Cette résistance n'est pas rationalisable. Dire que cette résistance est l'expérience de l'absurde, c'est ne rien dire. J'ai déjà

montré l'ambivalence du terme « absurde ». Il dépend du contexte. L'expérience de la mauvaise conscience (qui est le contraire de la mauvaise foi* sartrienne) est l'expérience de l'absurde au sein de l'absurde du bavardage. Elle est absurde à cause du bavardage. Toute tentative de la rationaliser se termine par une régression à l'infini. Notre refus de suivre le diable sur le terrain du bavardage est une manifestation de quelque chose de tout à fait différent. Il ne relève pas du discours. Le langage ne s'étend pas jusqu'à lui. Au vu de cette résistance, le diable n'a pas encore atteint son but.

6.4.7. L'envie et l'avarice sont les méthodes du diable pour créer le paradis de la société. Vu de l'extérieur, ce paradis est la société parfaite, une société dans laquelle ces deux péchés sont parfaitement équilibrés, donc une société satisfaite. C'est la société qui a surmonté l'histoire, et où rien n'arrive plus dorénavant. C'est le paradis que Marx et Hegel avaient en tête, et qui est la réalisation parfaite de toutes les virtualités contenues dans la tension dialectique entre les deux péchés. Vu de l'intérieur, c'est le paradis du bavardage, c'est-à-dire de la conversation parfaite. Dans ce paradis, tous les sujets de conversation seront épuisés. C'est l'idéal que nos analystes logiciens ont en tête. Quelque chose en nous continue de résister à ce paradis. Quelque chose en nous continue de nier la réalité de cette société constitué de « on ». Le diable n'a pas encore gagné la bataille sur ce nouveau front.

6.4.8. L'abandon de la société, la transformation de l'esprit en outsider, l'éloignement de l'intellect de la conversation, tout cela devient inévitable pour l'esprit qui a accompagné le diable jusqu'à ce point. Cet esprit « aliéné » (au sens que donne à ce terme le bavardage) peut prendre deux directions différentes. Il peut conduire à la perte pure et simple de la carapace protectrice que fournit la société, ou il peut entraîner l'esprit par la force dans quelque chose de totalement différent de lui. Cet esprit est perdu pour le diable. Mais il y a, heureusement, un autre chemin pour que le diable poursuive son combat. C'est le chemin du dépassement de la société. Dans ce chemin, l'esprit s'élève au-dessus du troupeau des « on », il devient « surhomme ». Conscient de la relativité de toutes les valeurs, cet esprit glorieux ne se précipite pas dans l'abîme étouffant du « bien absolu », mais plane, tel un Zarathoustra, au-delà du bien et du mal pour imposer ses propres valeurs à la réalité, une réalité qui, certes, ne sera plus une société. Dans cette situation souveraine, cet esprit orgueilleux donne un spectacle superbe. Et c'est l'orgueil le thème de notre prochain chapitre.